

Cher Yves,

Je pourrais parler ici de la façon dont tu m'as accompagnée dans la construction de mon regard sur l'architecture, sur la ville, sur l'art, et sur les questions de transmission elles-mêmes, de la façon dont tu m'as fait découvrir le centre pompidou et ses collections, de mes premiers pas, jetée par toi dans la rue pour mes premières promenades urbaines il y a dix ans tout juste, alors que je ne connaissais presque pas Paris (quelle angoisse !), de la confiance que tu m'as accordée sans que je sache bien pourquoi, de ces liens que tu as tissés entre moi et d'autres auprès de qui tu as joué un rôle semblable, de l'opportunité qui m'a été offerte il y a deux ans d'approfondir tout cela en travaillant à tes côtés et de contribuer à ma mesure à la pérennisation de ton action.

Mais en plus de tout cela il y a une chose, je m'en rends compte aujourd'hui, qui m'a changée : c'est d'avoir côtoyé presque chaque jour depuis 2 ans ta maladie, et assisté à la façon dont, comme dit Loïc, tu l'as transformée en outil de réflexion et de compréhension du monde, reprenant ainsi le dessus sur elle d'une certaine manière, refusant d'entrer dans la case « malade ». A aucun autre moment que pendant ces deux ans nous n'avons autant dialogué et autant ri, même dans nos quelques échanges parfois plus tendus, même quand le drame que tu vivais était là, bien présent. Beaucoup de ces moments se sont gravés dans ma mémoire . Pour aujourd'hui, il y en a deux que voudrais raconter.

Je me souviens de ce jour où, ayant manqué chuter dans les escaliers du métro (Strasbourg Saint-Denis), tous les deux, nous nous sommes retrouvés assis sur les marches, choisissant plutôt que de tenter de se relever, de rester assis, afin que tu retrouves ton souffle, riant de cette drôle de scène que nous donnions à voir (enfin, il n'y avait personne dans ce coin désert de la station). Le temps s'est écoulé sans nous, nous avons contemplé et commenté la vue qui s'offrait là (quelques marches, un couloir obscur qui se terminait en courbe, le carrelage, le néon) comme si nous avions été sur un belvédère. Nous avons même fait une photo.

Et il y eu cette fois très spéciale où, alors que je te raccompagnais chez toi en bus (il faut savoir que tous ces déplacements étaient de véritables épreuves, pour toi et pour ceux qui t'accompagnaient), tu m'avais glissé dans un souffle : « je fais chier tout le monde ». C'était la première fois, la seule peut-être (en tous cas avec moi, et aussi fou que cela puisse paraître), que tu te laissais entrevoir comme un malade, au sens de « poids pour les autres ». Et alors, à cause de cette simple phrase, quelque chose m'est apparu. C'était vrai, bien sûr (perdre deux heures de sa journée pour un trajet, dans notre trépidante vie parisienne, était a priori un peu pénible). Mais le plus important n'était pas là. Ces situations nous mettaient finalement face à nous-mêmes, obligés de renoncer à tout quand on faisait le choix de te raccompagner. Plus d'horaires, plus d'obligations, plus de rendez-vous possibles, juste l'absolue nécessité de l'humain, d'être humain. Cette nécessité, tu l'avais faite tienne depuis longtemps. Et j'ai eu conscience tout à coup d'avoir fait un chemin considérable. Je te l'ai dit, et j'ai vu dans ton regard que tu étais heureux d'entendre ça, mais aussi que tu le savais déjà, bien sûr.

Noémie

